

sera néanmoins utile à la fois aux profanes pour les nombreuses données correctes qu'il réunit et vulgarise, et aux futurs chercheurs pour les jalons qu'il fournit et les pistes qu'il ouvre, malgré les perspectives politiques, financières et économiques qui manquent à ce travail. Pour s'en tenir aux arts traditionnels kanak particulièrement étudiés par S. Cazaumayou, il est clair que leur « réception » (y compris marchande) en Occident s'est modifiée avec les événements survenus sur « Le Caillou » dans les années 1980, puis avec l'ouverture d'un musée local digne de ce nom. Dans la décennie antérieure, les marchands français détenteurs de pièces de cette origine, ne trouvant pas preneur en France, n'hésitaient pas à les mettre en vente à Londres, non seulement à cause d'un taux de change favorable, mais parce que cette ville était alors la principale plaque tournante du marché mondial des arts primitifs, auxquels s'intéressaient aussi des banques et des fonds de placement de Grande-Bretagne et d'Europe.

Il y eut aussi une époque où la première place de ce marché était New York. Ce fut un temps Bruxelles, malgré une fiscalité plus lourde qu'ailleurs sur les ventes publiques, mais c'est depuis une bonne décennie Paris, où viennent même s'installer d'importants marchands étrangers. Dans de futures recherches, S. Cazaumayou elle-même ou ses successeurs auront notamment à expliquer pourquoi les deux principales maisons internationales de ventes aux enchères, Sotheby's et Christie's, ont choisi depuis d'assez nombreuses années d'organiser à Paris, et non plus à New York ou à Londres, leurs « grandes » ventes semestrielles d'art primitif, souvent avec des objets importés d'outre-Atlantique et voués à retraverser l'océan avec leurs acquéreurs américains. Ou encore pourquoi, lors même que les pièces océaniques importantes sont de plus en plus rares sur le marché, du fait de la création ou de l'agrandissement de nombreux musées publics et privés, le nombre de galeristes parisiens susceptibles d'en faire le commerce a plus que quadruplé en deux décennies... Ces « paradoxes économiques » (il y en a d'autres) justifient largement la prudence avec laquelle S. Cazaumayou a sous-titré son livre, *Regards sur le marché de l'art primitif en France* et borné son ambition à préciser « l'ampleur du terrain de recherche à défricher ». Malgré ses imperfections, ce volume ouvre un vaste chantier qui pourrait éclairer les Océaniens actuels sur le devenir de certains de leurs vestiges artistiques et il faut savoir gré à S. Cazaumayou de s'y être la première engagée.

RÉFÉRENCES CITÉES

- RATTON Ch., 1957 (novembre). Entretien avec Pascal Pia, *L'Œil*, pp. 72-76.
 PENROSE Roland, 1983. *Quatre-vingts ans de surréalisme*, Paris, Cercle d'art.

Gilles BOUNOURE

BRIANCHON Alain, 2007. *Art d'Océanie - Art of Oceania*, Nouméa, éditions Footprint Pacifique, 189 p., bibliogr., glossaire, nombreuses ill. couleur.

Avec la publication de cet ouvrage bilingue français-anglais⁴ richement illustré de quelque 150 photos, le galeriste de Nouméa Alain Brianchon présente à un large public une sélection d'objets océaniques inédits, faisant partie de collections privées. C'est avec une grande curiosité que les amateurs d'art océanien découvriront, au fil des ces 189 pages, tout un éventail de pièces inconnues, plus ou moins anciennes, qui vont des étoffes d'écorce aux statuettes, en passant par des armes, monnaies, chasse-mouches... originaires de Mélanésie et de Polynésie occidentale. C'est à dessein que l'auteur n'a pas retenu ici les objets de Micronésie ou de Polynésie orientale beaucoup plus rares dans ces collections.

Ce bel ouvrage qui se présente comme un catalogue d'exposition va bien au-delà de cette ambition avec 18 pages de présentation de ces sociétés et de leur histoire (L'Océan Pacifique ; Bref historique de la colonisation du Pacifique ; Arrivée des Européens ; Les relations entre Européens et Océaniens), 12 pages de références bibliographiques et 3 pages de glossaire. Les objets sont présentés de façon géographique : Australie (pp. 20-33), Papouasie Nouvelle-Guinée (pp. 34-71), Salomon (pp. 72-83), Vanuatu (pp. 84-101), Nouvelle-Calédonie (pp. 102-125), Fidji (pp. 126-139), Tonga (pp. 140-151), Samoa (pp. 152-159) et Wallis-et-Futuna (pp. 160-171). Chaque fois, la première page présente en quelques mots le pays et son histoire avec l'appui de gravures ou de photographies anciennes ; suivent les photographies des objets, toujours légendées, avec le nom de ceux-ci, leur provenance, le lieu et la date de l'acquisition, leurs matériaux (avec le nom des espèces, que l'on aurait souhaité voir en italiques pour leur identification latine) et leurs dimensions, et assorties d'un commentaire sur l'objet et parfois de quelques éléments d'analyse du rôle de ces objets dans la société. La présentation de photos en gros plan de certains détails des objets permet d'en avoir une vision beaucoup plus précise, tout comme les vues multiples d'un même objet donnent l'impression de faire réellement la visite de ce « musée » en tournant autour des pièces ou en s'en approchant pour en saisir tous les détails.

L'Australie est illustrée par seize objets, boomerangs gravés, propulseurs de sagaies, massues, boucliers et bâton feu. Les trente-deux objets de Papouasie comptent notamment un masque de Nouvelle-Bretagne avec des photographies de son utilisation *in situ* en 1971 et diverses statuettes de Papouasie occidentale (Irian Jaya). Puis viennent des *maro*, pagnes en écorce battue du lac Sentani ou de la baie de Humboldt et des *kutubu* ou vêtements en écorce battue de figuier pour protéger le haut du corps de la pluie. Enfin, nous avons divers autres objets de la vie quotidienne (plat à nourriture, appuie-nuque ou banc, crochets à nourriture, pinces à linge tapak, manche de pilon à sagou...), des masques rituels ou représenta-

4. Grâce à une traduction en anglais faite par Roy Benyon, traducteur à la cps.

tions d'ancêtres, un tambour rituel *kundu* ou une proue de pirogue..., ainsi que diverses armes (arc et flèches, bâton ou massue). Pour les Salomon, neuf objets sont présentés allant d'un pagne en tapa de Vanikoro à des « barava », en passant par une statuette, des massues et autres. Parmi les vingt objets en provenance du Vanuatu on relève des objets cérémoniels tels que coiffes et assommoirs, un bâton de chef, des monnaies de grade en dent de verrat, des plats à *lap lap* ou à kava, des nattes et des flûtes en bambous gravés... Pour la Nouvelle-Calédonie, les vingt-sept objets présentés vont de la jupe monnaie traditionnelle, en passant par diverses monnaies de coquillages, os et poils de roussettes, nacres, fibres végétales et spathe de cocotier, pour en arriver aux fameux casse-tête ou massues bec d'oiseau, champignon, étoile ou phallique et aux sagaies de toutes sortes pour finir par une flèche faite, une poterie, des lames de pierre et des pierres de fronde. Détailler ces objets sur l'ensemble des pays serait ici impossible, on laissera au lecteur amateur d'arts le plaisir de les découvrir en feuilletant ce modeste et bel ouvrage.

Isabelle LEBLIC,
CNRS-LACITO, Villejuif

MONNERIE Denis, 2005. *La parole de notre maison. Discours et cérémonies kanak aujourd'hui (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, CNRS Éditions – Éditions de la maison des sciences de l'homme, coll. Chemins de l'ethnologie, 287 p., bibliogr., index, glossaire, cartes, ill. fotogr. couleur et noir et blanc.

Denis Monnerie déploie dans un livre très complet la relation d'« événements » annoncée dans son article (pp. 213-231) du *Journal des Océanistes* n° 117 de 2003 consacré au cent cinquantième de la colonisation française de la Nouvelle-Calédonie. Il rappelle fort opportunément (p. 52) que le terme « événements » (au pluriel) est l'euphémisme préféré du gouvernement français et de son histoire officielle pour dénommer des guerres coloniales ou des épisodes tragiques dont on tente d'exorciser toute mauvaise conscience. À vrai dire, l'article et le livre s'intéressent à l'envers des événements majeurs que l'histoire cristallise autour des dates de traités, conventions et autres accords, ici en l'occurrence les accords de Matignon de 1988 et l'accord de Nouméa de 1998. Plus précisément, les faits examinés se situent à équidistance de ces deux dates et sont mobilisés par l'auteur dans une problématique interprétative qui associe tout événement à la mémoire sociale, à travers l'argumentaire des discours tenus et des actes cérémoniels posés par des communautés locales organisées en réseaux.

Chemin faisant, le livre prend prétexte de trois circonstances proches dans l'actualité pour analyser au plus près les multiples aspects d'un art oratoire kanak dont on ne finit pas de découvrir spécificité et subtilités. Mais sa spécificité est grave et ses subtilités traduisent en fait une complexité de situations qui ambitionnent, à tout moment, de conférer à l'actualité une dimension mythique, même si le mythe revêt les couleurs de l'histoire. Pour déchiffrer à son tour les situa-

tions évoquées et invoquées, l'auteur, en poste à l'université Marc Bloch de Strasbourg (avant la récente recomposition du paysage universitaire local), s'est porté sur le terrain du nord de la Nouvelle-Calédonie, précisément à Arama, pendant une période continue de deux ans, pour nous offrir, *in vivo*, les mille nuances d'un contexte cérémoniel inséré dans la pleine actualité des années 1993 et 1994. Ces années étaient elles-mêmes tributaires d'une histoire récente douloureuse, dont le livre remémore, étape par étape, les principaux événements qui trament les discours prononcés, à la fois à travers la longue et la courte durées.

La construction de l'ouvrage est simple et claire. Après un chapitre I de présentation des lieux et de leur charge historique récente et lointaine, le chapitre II énonce les cérémonies de « l'année des peuples indigènes » décrétée par l'ONU pour 1993 dans l'une des six « aires culturelles » reconnues par les accords de Matignon. Le chapitre III est consacré à des cérémonies similaires organisées à l'occasion du cent cinquantième de l'arrivée des missionnaires catholiques en Nouvelle-Calédonie. Le chapitre IV retrace celles de la réception officielle du haut-commissaire de la République française à Balade. Un chapitre de conclusion s'interroge enfin sur l'interaction sémantique et fonctionnelle entre trois termes (politique, coutume, culture) qui ne sont ni construits ni hiérarchisés de manière identique dans le contexte franco-métropolitain et dans le contexte franco-kanak. Juste retour de perspective pour un ouvrage qui est en quelque sorte un « produit dérivé » des accords de Matignon, stipulant expressément un rééquilibrage des pouvoirs et des ressources, y compris le financement des études régionales appropriées.

L'objet empirique d'analyse est le *thiam* (cérémonie d'accueil avec échanges verbaux et non verbaux) qui focalise toute l'attention de l'analyste et lui fournit le cadre social d'interprétation. Un *thiam* est « classique » s'il est pratiqué entre sociétés d'une même aire culturelle (ici l'aire septentrionale Hoot ma Whaap) de langue nyelâyu, et il est « transformé » s'il est accompli au cours de relations entre régions. Par rapport à l'article préliminaire de 2003, l'ouvrage de Denis Monnerie complète ici sa moisson de notes détaillées, d'illustrations photographiques en couleur et en noir et blanc sur les trois événements pris en compte et qui se sont déroulés dans un bref intervalle de temps et de lieux : respectivement à Bondé le 20 septembre 1993, à Balade le 25 décembre 1993 et, à ce même endroit, le 23 janvier 1994. Si nous usions de la métaphore théâtrale, nous dirions que, dans la composition de son livre, l'auteur respecte presque les trois unités « classiques » de temps, de lieu et d'action. La dramatique viendrait de la manipulation de contenus contradictoires, celle-ci exprimant évidemment les contradictions du face à face des auditoires qui sont autant d'acteurs de camps historiquement associés ou opposés, qu'il s'agisse des chefferies locales pour la sphère coutumière, de l'archevêque de Nouméa pour la sphère religieuse, ou du haut-commissaire pour la sphère politique, l'intrigue portant sur les modes de résolution en temps réel à la fois des phases historiques passées et présentes.